

**C'**est trop ouvert comme espace, tout le monde peut me voir, pas moyen de me cacher. Sur la grève, mon corps décrit un arc, je l'ai déjà remarqué sur les photos. Ma tête devance tout le reste, mon regard est tourné vers mes pieds. Je cherche des cailloux. Pas nécessairement les plus brillants ou les plus colorés, mais ceux qui se confondent au paysage, ceux aux formes incongrues, tigrés par les lignes du temps, embossés, fusionnés à d'autres au fil des siècles, polis par le sable et le sel. Il me faut observer longuement, me plier, scruter, plonger les mains dans l'eau souvent glacée, ramasser, rejeter en faisant éclabousser, laisser sécher. Je les frotte sur les pavillons de mon nez, j'y transfère un peu de moi; ils se gorgent de sébum et reprennent leur éclat.

Un fragment attire mon attention. Je réalise en tentant de l'agripper que c'est un iceberg. Je déterre la pierre, la rince dans le ressac des premières vagues qui me mouillent les chevilles. Elle est marbrée, noire et blanche, avec des taches rosées et des cristaux qui scintillent, en écho au soleil sur le grand bleu. Je me demande depuis combien de temps la partie enfouie n'avait pas vu la lumière, un jour ou un siècle. Je la remets sur le sable, elle est trop grosse pour mes bagages. Quelqu'un se cherche peut-être un objet lourd pour tenir ses livres en place ou maintenir sa porte ouverte.

Du coin de l'œil, j'aperçois une femme qui s'arrête près des rochers. Elle a la soixantaine, les cheveux poivre et sel nattés. Elle se découvre et abandonne ses vêtements au vent, puis pénètre la mer comme une déesse; la température de l'eau ne fait pas tressaillir son corps. Par pudeur, je lui laisse son moment, même si j'ai envie de la suivre du

regard. Mon cœur s'emballe, il monte dans ma poitrine, comme s'il voulait lancer un avertissement, dire à ma tête : enlève tout et fais de même. Son geste est si naturel que j'ai l'impression que c'est moi, moi tout habillé, sauf pour le pantalon remonté, qui n'ai rien compris. Que les regards se posent sur moi, qu'il me faut emprunter un corridor pour m'évader. Je laisse des pierres glisser entre mes mains, comme quand je desserre mes doigts entrelacés aux siens dans la rue si des yeux trop insistants pèsent sur moi. Ça s'entrechoque. Tout ça en quelques millisecondes.

Je veux frayer avec les créatures marines, les sirènes, être une sirène. Je veux me camoufler dans la nature, découvrir un coquillage assez grand pour y entrer et me laisser porter par le courant, en faire ma maison comme un bernard-l'ermite. Remplacer la coquille au fur et à mesure que je change, mais, contrairement au crustacé, en trouver une chaque fois plus petite. Rétrécir jusqu'à devenir si minuscule que je me mêle aux grains de sable. Je suis nu-e, je fais corps, je ne perçois plus que les sons, et non les bruits. J'avance dans l'océan. Ses vagues me frappent violemment mais sans me heurter. Elles m'avalent dans un grand vacarme paisible. J'entends. Les silences me disent *Laisse-toi faire, tu n'as rien à craindre.*

**C'**est en scrutant les plages et rivages que je plonge le plus facilement dans le silence. Quand je pars à la chasse aux cailloux, rien ne peut me perturber. Je m'immerge complètement dans ce monde minéral, moi qui m'accroche habituellement assez difficilement; je peux passer une bonne heure avec les pierres sans me lasser. Pendant que les autres jouent au volley ou égalisent leur bronzage, moi, je m'éloigne pour enfoncer les mains dans l'eau et alourdir mes poches. Choisir quelles roches s'ajouteront à ma collection, en écarter, le tout au son du clapotis, me permet de me connecter au monde; vraiment, l'acte est méditatif. Quand je m'adonne à ce «beachcombing», que je passe la plage au peigne fin comme l'illustre de façon si juste l'expression anglaise, je ne suis pas en quête du silence; c'est lui qui me trouve. Je ne le suis pas toujours dans sa cachette pour fuir, m'y vautrer, éviter, mais je m'y love parce qu'il fait du bien, répare, me laisse le temps de réfléchir, donne de l'espace, m'autorise à m'exprimer. Et pourtant, même si je saisis la plupart de ses bienfaits, je me permets trop rarement d'y goûter.

J'ai récemment réfléchi à un personnage: discret, pesant ses mots, absorbé par le silence mais non réduit à celui-ci; introverti, comme moi, ce qui ne l'empêche pas d'être à la recherche de connexions significatives et de sa place dans le monde. Je voulais entendre son silence, lui en offrir davantage, même, de ces silences qui respirent, qui ne sont pas en opposition aux tumultes mais qui les complètent, qui ne complaisent pas et aident à comprendre les bruits, qui permettent de bâtir l'utopie. Une utopie, c'est collectif, que ça soit calme ou que ça provoque. Mais le silence, souvent associé à la solitude, est-il compatible avec la communauté?

Devenu obsédé par le sort de ce personnage tué dans l'œuf, j'ai lu sur le silence et ses ramifications. J'ai été happé. Je suis tombé dans un véritable puits sans fond, un rabbit hole, non pas vertigineux mais accueillant et douillet. On a beaucoup à dire sur le silence. Les banques que je consulte débordent de titres sur le sujet. Ça traite de paix intérieure, de répit, de calme-dans-un-monde-trop-bruyant, d'immobilité, de spiritualité, de communion avec la nature ; ça s'intitule *L'art du silence*, *À la recherche du silence*, *Le pouvoir du silence*, *Retrouver le silence*, *La qualité du silence*... Le silence comme un trésor ultra précieux visiblement perdu. Pour suivre le X tracé sur la carte, je cherche en bordure de mer les plus belles pierres à ajouter à ma collection, mais j'y parviens aussi, contre-intuitivement, quand je lis à voix haute, quand mon chum joue du piano à mes côtés ou quand je marche à l'extérieur avec des verres fumés et des écouteurs (qu'il y ait de la musique qui s'en échappe ou non).

Si c'est le silence qui se présente à nous, on en a néanmoins fait l'objet d'une quête : les électroménagers sont de plus en plus silencieux, le métro de Montréal roule encore sur des pneumatiques et non sur des roues en acier, on s'offre des retraites en nature et on dort avec des bouchons sophistiqués. Or, une fois qu'on jongle avec le silence, on ne sait pas toujours quoi en faire. N'affirme-t-on pas qu'il peut être lourd à porter ? Il suffit de trop dire pour qu'il parte en fumée.

**J**e lis sur la philosophie, la méditation, la communication, la sylvothérapie, l'acoustique, la musique... Mes lectures ont beau être des moments de solitude bercés seulement par le bruit des pages qui tournent et des moteurs de recherche qui roulent, pour comprendre le silence, sur un plan théorique du moins, et pour moi-même le coucher sur papier, je dois entrer dans un monde ultra bavard. Alors je demande à mon réseau de me lancer des bribes. Qu'est-ce qui vous vient d'abord à l'esprit quand vous pensez au silence' ?

la plénitude

le silence imposé aux voix qui importent

la mort

le chaos

la solitude

l'évasion

les vagues de l'océan

mes bruits intérieurs

un luxe

un son, mais différent

un ciel étoilé à la campagne

le bruissement de l'électricité

le départ des enfants de la maison

un rendez-vous avec soi

un vide qui laisse place aux scénarios

les choses qu'on ne peut pas dire

un vaste écho

J'ajoute mes réflexions à la liste de mes proches. Le silence, c'est : les gens que j'aime mais qui ne me lisent pas ; rester à la maison le samedi soir ; une douche chaude ; un mensonge ; faire dévier ; laisser des trous ; une histoire, inconnue depuis la première fois qu'on l'a tue.

L'algorithme me rattrape, des citations et des images sur le silence défilent devant mes yeux, ou peut-être suis-je plus attentif à celles-ci. Autour de moi, on se met à me faire part d'expériences sur le silence. Un musicien m'affirme ne pas s'être senti légitime de sortir un album exclusivement instrumental, pourtant très à son image, croyant qu'on attendait de son œuvre qu'elle contienne obligatoirement des mots. Une connaissance me raconte avoir découvert tout récemment, à 30 ans, son réel besoin de silence en habitant seule pour la première fois, après avoir évolué depuis la naissance dans des maisonnées animées. Plusieurs m'avouent, avec une gêne à peine feinte et un débit continu, être incapables de laisser un silence s'installer devant l'autre. Le silence a beaucoup à dire...

**J**e ne baigne pas dans le silence. Bien que je sois un introverti pur et dur, un timide à la voix douce relativement sensible aux bruits, de nature solitaire, habitant seul, je demeure en ville dans un quartier familial où les cris des enfants de la ruelle font partie du quotidien, dans un de ces bâtiments centenaires peu réputés pour leur isolation, où l'embourgeoisement amène invariablement un concert de scies rondes. Je ne conduis pas, je me déplace en transport en commun, à vélo ou à pied, sans la protection dont pourrait me faire jouir l'habitable d'une voiture. Quand je gagne le calme en m'évadant à la campagne, par exemple, la petite voix dans ma tête ne fait silence que rarement. Cela dit, je réalise être doué pour le silence. Il m'est cher. Les silences que je me suis imposés dans les derniers mois – seul sur le divan, au parc ou en mer, mais aussi devant l'autre – m'ont aidé à accueillir de meilleures idées, à passer plus souvent à l'action, à mieux écouter, à tolérer davantage les bruits et à laisser parler les autres.

Je n'ai pas envie d'un guide de croissance personnelle ; si je me la jouais mieux-être, il faudrait de grands portraits introspectifs de moi sur papier glacé au milieu des pages. Je n'ai pas plus envie d'un plaidoyer contre un monde trop branché mais déconnecté. Je veux apprivoiser le silence, flirter avec lui, poser un regard sur la façon dont on l'évite trop souvent. J'ai d'abord tout écrit au « nous », comme gêné d'utiliser le « je » pour un sujet aussi universel. Mais lequel des pronoms porte le plus grand silence ? Le nous, qui me noie et dilue ma voix, ou le je, qui réduit à un trait l'universalité du sujet ? J'ai également essayé de nommer les chapitres, d'insérer des intertitres, mais j'ai compris que je ne

peux rien suggérer, que trop aiguiller, c'est contraire à ce que le silence a de plus beau: permettre de trouver son propre sens dans ce qui est en place. C'est à chacun-e de décider quand la page doit être tournée ou cornée, pour une période aussi longue que souhaité. Le taciturne en moi s'offre un livre volubile sur le silence.

Le silence n'est pas supérieur à la parole, il n'a pas à prendre sa place. L'un et l'autre coexistent; les deux importent. Le bain de forêt n'a pas préséance sur le bain de foule et, bien sûr, il faut dire, dénoncer, confier, converser. Et même crier, rager, chanter... puis savoir profiter de chaque interstice.